

BILINGUALITÉ ET PRATIQUES DE LA TRADUCTION / INTER-PRÉTATION A L'ÈRE DE LA MONDIALISATION

Yves GAMBIER

Turun Yliopisto / Université de Turku

Des dogmes à réinterroger

Certains dogmes en traductologie ont été formulés dans les années 1980, fondés sur peu de preuves ou d'analyses. Quelques-uns ont déjà été remis en cause, comme celui de la directionalité (L2-L1/L1-L2). D'autres méritent encore d'être interrogés comme par exemple celui du bilinguisme ou de la bilingualité (compétence active en deux langues au moins chez un individu): les bilingues ne sauraient être de « bons » traducteurs ou interprètes, à moins de recevoir une formation appropriée (les compétences en langues étant nécessaires mais pas suffisantes). Une telle perspective était vaguement basée sur le fonctionnement cérébral supposé du bilingue, notamment de sa mémoire et de son accès aux lexiques, et sur certaines pratiques professionnelles.

Depuis lors, on s'est penché davantage sur le bi-/multilinguisme institutionnel en rapport avec les politiques de traduction des autorités publiques, ou sur la coexistence de langues dans des textes littéraires ou parfois des films. En parallèle, on a traité de la place éventuelle de la traduction dans l'apprentissage et l'acquisition des langues – cette place étant tantôt bannie, tantôt valorisée,

selon les modes pédagogiques alors dominants. En outre, des recherches sur les processus inter-linguistiques et interculturels ont permis de détailler les étapes, de modéliser le travail du traducteur / de l'interprète ; des expériences ont été multipliées pour développer des programmes d'éducation bilingue.

Ce qu'on entend par bi/multilinguisme peut varier selon les auteurs mais dans notre monde actuel, on ne peut occulter la variété des langues c'est-à-dire négliger une approche globale qui prend en considération les langues premières, natales, d'instruction, secondes, de faible diffusion, régionales, minorées, d'immigration, etc. Les statuts et les appellations des langues sont pluriels.

Des pratiques refoulées ou occultées

Un certain nombre de pratiques dans les médiations internationales peuvent éclairer le retour du refoulé. L'emploi répandu d'une lingua franca a changé et change bien des approches et perceptions des langues chez de multiples locuteurs, naguère considérés comme monolingues invétérés. On citera plusieurs de ces pratiques comme exemples.

1. Les **auto-traductions** de travaux universitaires. Quantité d'enseignants-chercheurs traduisent (souvent en anglais) leurs publications, leurs exposés.

2. L'**interprétation «naturelle»** parmi et avec les migrants (jeunes ou moins jeunes), devenue un sujet brûlant dans les services d'interprétation dite de communauté ou de service public. Notons d'emblée que ces interprètes le deviennent souvent pour répondre aux besoins de membres de leur communauté d'origine (et non d'accueil) et qu'ils ne choisissent pas les interactions, les thèmes, les situations dans lesquelles ils se (re)trouvent.

3. La **traduction des fans** (*fantrad*, *scantrad*, *fansub*, *fandub*) qui choisissent délibérément un manga, un film d'animation, un jeu vidéo...et le traduisent (le sous-titrent, le doublent) pour le faire connaître au plus vite à d'autres. Ces fans ne sont pas des professionnels de la traduction – d'où leur transgression de certaines conventions et normes respectées par les professionnels (par exemple en matière de sous-titres: le nombre de lignes, la vitesse de défilement, la position, les caractères typographiques utilisés, l'ajout de glose). Ils ne sont pas tous non plus des pirates; d'aucuns respectent les droits d'auteur et cessent de diffuser leur version traduite sur le Net dès que le livre ou le film sort officiellement.

4. La **traduction participative** ou **collective** (*crowdsourcing*),¹ employée par exemple pour localiser des logiciels, des sites ou traduire des articles, des exposés, des textes littéraires, des interviews. Dans cet effort collectif, non rétribué, les participants anonymes (ou pas) recourent à leurs compétences linguistiques et à leur temps libre pour traduire une phrase, un paragraphe, une page...qui peuvent à leur tour être retraduites, révisées, jusqu'à la finalisation de l'ensemble. Ces volontaires peuvent ne traduire qu'occasionnellement ou régulièrement, grâce à des outils comme Traduwiki, Wikitranslate, Google Translate. Les médias sociaux ou réseaux socio-numériques (Facebook, Twitter, LinkedIn, etc.) profitent de ce relatif engouement pour se rendre accessibles au plus grand nombre.

Ces deux derniers types de traduction (3 et 4) se développent suite aux possibilités offerts par les technologies de l'information et de la communication (TIC), en particulier les logiciels de traduction automatisée ou assistée. Leur intérêt commun porte sur un site, un réseau, un produit, etc. La traduction collective a déjà donné lieu à des prises de position fortes, sous prétexte de la piètre qualité qu'elle offrirait, de la concurrence déloyale qu'elle ferait aux professionnels puisqu'elle peut être utilisée de fait par des secteurs lucratifs ou non. Elle a suscité aussi des inquiétudes quant aux personnes concernées (Sont-elles des traducteurs? Comment sont-elles récompensées de leur travail?), quant à l'éthique (Quelles sont par exemple les implications de ce travail gratuit pour les entreprises qui recherchent avant tout le profit?), quant à la notion même de traduction (telle qu'elle est réalisée et/ou perçue).

La distinction récurrente à propos des traductions collectives porte souvent sur les qualifications des participants. Sont-ils des traducteurs «naturels», amateurs, non-professionnels, comme on les désigne parfois?

Il reste à voir comment et jusqu'où ces nouvelles pratiques déqualifieraient, sinon dé-professionnaliseraient les traducteurs à temps plein, formés et riches d'une certaine expérience, et également comment et jusqu'où elles pourraient aider au développement des compétences en traduction. Les possibilités technologiques peuvent susciter de nouveaux problèmes mais aussi offrir de nouvelles opportunités et niches, inexistantes auparavant.

¹ *Crowdsourcing* a été rendu de manières différentes en français: collecte d'informations par la foule, approvisionnement par la foule, collaboration de masse.

Les pratiques susmentionnées présupposent un certain bilinguisme, notamment avec l'anglais. La traductologie peut-elle faire encore l'impasse sur ces pratiques dont les effets sont encore mal mesurés?

Nouveaux regards sur les pratiques bilingues?

Souvent quand on s'interroge sur le bilinguisme en relation avec la traduction et l'interprétation, on se demande si ce bilinguisme est suffisant. Puis viennent sans doute les questions: quel type de bilinguisme? Quel degré de bilingualité? Le présupposé est alors que traduction et interprétation sont intrinsèquement des activités bilingues. Les passeurs «naturels» et les fans en ligne ne sont-ils pas la preuve que le bilinguisme et traduction/interprétation ne sont pas sans analogie. Quelques précisions s'avèrent cependant indispensables. D'abord on confond souvent bilinguisme et maîtrise orale de deux langues au moins, d'où sans doute la nécessité perçue d'un certain degré de bilingualité pour l'interprète. Mais traduction/interprétation ne sont pas la capacité de communiquer *en* deux langues pour une même personne: elles sont la capacité de communiquer *entre* deux langues/cultures, à partir des idées, des concepts, de informations, des stéréotypes, formulés par quelqu'un d'autre dans un contexte donné. Traducteurs et interprètes ont besoin ainsi d'un bi-culturalisme, parfois référant à des domaines d'activités spécialisées. En d'autres termes, le bilinguisme est nécessaire jusqu'à un certain point mais est loin d'être un pré-requis suffisant.

Pourquoi alors la question des rapports entre bilinguisme et traduction/interprétation se repose-elle aujourd'hui? Quel rôle jouent les TIC dans la nouvelle impulsion donnée à la bilingualité? Les recherches récentes en psycho- et neurolinguistique ainsi que les approches cognitives viennent-elles modifier nos perceptions du bilinguisme et de la bilingualité, nos perceptions sur l'influence inter-linguistique dans l'acquisition des langues, dans la catégorisation conceptuelle, dans l'analyse des erreurs en traduction, dans l'interprétation et notamment l'*interpreteese* – cette interlangue ou tiers langue de l'interprète? Inversement, viennent-elles aussi modifier le rôle de la traduction/interprétation dans le développement de la bilingualité? Dans ce dernier cas, la traduction/interprétation ne sont plus vues comme transferts formels mais comme pratiques liées subjectivement aux langues de travail, aux normes sociolinguistiques, aux relations de pouvoir entre langues. De fait, la bilingualité est dynamique, en rapport avec l'identité linguistique, la nature et la fré-

quence des contacts de langue dans les interactions au quotidien, le statut des locuteurs, etc. Le rapport du bilinguisme à la traduction/interprétation n'est plus ressenti comme unidirectionnel, linéaire, stable. Si tant d'amateurs traduisent à partir surtout de ou vers l'anglais, c'est que cette langue n'est pas qu'un système formel, son emploi ne se mesure pas qu'aux seules interférences ou calques. Un natif monolingue aura peut-être 10 solutions de traduction contre deux ou trois pour le bilingue mais à partir du moment où la traduction, l'activation des compétences sont collectives, que d'autres peuvent fournir les sept ou huit autres solutions éventuelles, rien n'interdit plus de traduire. Et puis tous les bilingues ne relèvent pas des mêmes conditions d'acquisition des langues: certains le deviennent par choix (vu leur milieu de naissance, d'éducation), d'autres par nécessité (selon des circonstances fréquemment indépendantes de leur volonté: migration économique, exil politique; et pour lesquels les langues peuvent être une question de survie).

Retour sur les compétences du traducteur

Peut-on affirmer, en généralisant, qu'aujourd'hui une majorité de bilingues non seulement ont différentes aptitudes langagières (tant les langues combinées sont issues de familles linguistiques différentes) mais aussi une conscience métalinguistique et culturelle plus aigüe – d'où une plus grande panoplie de stratégies pour apprendre les langues, pour traduire /interpréter, pour comprendre une langue encore inconnue?

Pour certains, la compétence en traduction impliquerait des sous-compétences telles que une de stratégie, une autre de recherche documentaire et terminologique – spécifiques au traducteur et qui le distingueraient des simples bilingues.

Souvent dans une perspective de formation, on a étudié en traductologie, ces deux dernières décennies, le passage du novice au professionnel, le développement des compétences, le type de connaissances et de comportements (notamment dans la prise de décision) dans ces deux groupes, pas toujours faciles à différencier. Peut-on recourir aux mêmes méthodes pour appréhender la diversité actuelle des traducteurs? Doit-on d'abord se focaliser sur le processus ou sur les profils, les habitus, les perceptions, les autoreprésentations de ces différents types de traducteurs actifs pour répondre aux questions posées ci-dessus?

Parmi les compétences diverses du traducteur dont la liste n'est nulle part exhaustive (compétences linguistique, culturelle, technique, etc.), une semble importante, quel que soit le degré d'engagement et de professionnalisation de ce traducteur: celle de la lecture et de la compréhension de ce qu'il faut traduire. Là encore, on peut soulever un certain nombre de questions sur la différenciation des traducteurs, selon leur milieu socio-culturel d'origine, leurs habitudes et capacités d'apprentissage. L'Internet favorise une lecture fragmentée (par liens successifs) et rapide (recherche d'informations ponctuelles). De même, les traductions produites par ex. par Google Translate sont de qualité «suffisante» parce qu'on les consulte plus qu'on ne les lit, les assimile. Est-ce à dire que le Web laisserait au traducteur expert ses aptitudes les plus pointues: la lecture en profondeur, la rédaction des textes pertinents, et pas seulement la révision, l'édition de documents générés par l'ordinateur? Les outils électroniques ne supprimeraient donc pas le traducteur qualifié et une nouvelle hiérarchie de traducteurs s'imposerait.

Plusieurs nouvelles questions se posent dès lors:

- Les modèles cognitifs sur les processus et les compétences en traduction/interprétation peuvent-ils s'accommoder des acquis actuels sur la nature du cerveau bilingue?
- Un traducteur qui a grandi bilingue, dès sa plus tendre enfance, voit-il les structures de sa mémoire bilingue, ses manières d'accéder à ses lexiques et de sélectionner ses choix lexico-sémantiques affectées par ses tâches en traduction, exigeant toujours un contrôle actif des possibilités qui s'offrent à lui?
- La traduction peut-elle être considérée comme la cinquième compétence langagière, se développant au-delà des seuls systèmes des langues? Non seulement on traduit intra-linguistiquement pour mieux se faire comprendre dans une situation donnée (par des répétitions avec synonymes, par paraphrases, par explicitations, etc.) mais aussi inter-linguistiquement, toujours pour dire autrement – ce qui revient à souligner la dimension communicationnelle, identitaire de tout acte traductionnel qui serait donc plus qu'une activité professionnelle, plus qu'un service monnayable.

Il n'est pas question de conclure cette courte présentation au numéro d'*Herméneus*. Elle s'est voulue davantage un appel à (re)considérer les rapports entre bilinguisme, bilingualité et traduction/interprétation, les effets de certaines technologies sur des pratiques nouvelles de communication multilingues médiatisées par la traduction/interprétation, les conséquences peut-être à en

tirer sur les politiques traductionnelles. Les innovations technologiques (saisie de clavier, d'écran, oculométrie, imagerie cérébrale, etc.) ont permis des innovations méthodologiques pour mieux tenter de saisir les processus d'acquisition des compétences en traduction/interprétation, les étapes des processus traductionnels, le développement des capacités bilingues, le rôle des représentations mentales (conceptuelles, lexicales) dans les activités de transfert, les aspects psycholinguistiques d'universaux en traduction. Ces innovations aident à la fois à reformuler nos questions et à esquisser de nouvelles réponses.

LA BILINGUALIDAD Y LA PRÁCTICA DE LA TRADUCCIÓN E INTERPRETACIÓN EN LA ERA DE LA MUNDIALIZACIÓN

Yves GAMBIER

Turun Yliopisto/Universidad de Turku

Algunos dogmas por revisar

Algunos dogmas del campo de la traductología se formularon en la década de 1980, fundamentados en un número poco representativo de pruebas o análisis. Algunos ya han sido revisados, como el de la direccionalidad (L2-L1/L1-L2). Otros aún deben serlo, como por ejemplo el del bilingüismo o el de la bilingüidad (competencia activa de un individuo en dos lenguas), ya que en principio los bilingües no podrían ser «buenos» traductores o intérpretes, a no ser que recibieran una formación apropiada (dado que las competencias en lenguas son necesarias pero insuficientes). Esta perspectiva estaba basada, de manera un tanto imprecisa, en el supuesto funcionamiento del cerebro de los bilingües, principalmente su memoria y acceso al léxico, y en algunas prácticas profesionales.

Desde entonces, nuestra atención se ha centrado sobre todo en el bi/multilingüismo institucional referente a las políticas de traducción de las autoridades públicas, o en la convivencia de lenguas en textos literarios e incluso en películas. De manera paralela, nos hemos preocupado por el lugar que

ocuparía la traducción en la enseñanza y adquisición de lenguas –siendo este lugar rechazado o valorado según los modelos pedagógicos imperantes en cada momento–. Además, algunas investigaciones sobre los procesos interlingüísticos e interculturales han permitido detallar las etapas y construir un modelo de la labor del traductor/intérprete, y se han multiplicado los experimentos para desarrollar programas de educación bilingüe.

El concepto de bi/multilingüismo puede variar según los autores, pero en el mundo actual no podemos eludir la variedad de las lenguas, es decir, despreciar un acercamiento global que contemple las lenguas primeras, nativas, de instrucción, segundas, de escasa difusión, regionales, minoritarias, de inmigración, etc. Tanto el rango como las apelaciones que reciben son variados.

Actividades furtivas o encubiertas

Algunas actividades de mediación internacional pueden contribuir a esclarecer el regreso de lo furtivo. El uso extenso de una lengua franca ha cambiado, y sigue cambiando, bastantes enfoques y percepciones de las lenguas en numerosos locutores, antes considerados como monolingües empedernidos. Citaremos algunas como ejemplo:

1. Las **autotraducciones** de trabajos universitarios. Un buen número de profesores-investigadores traducen (a menudo en inglés) sus publicaciones o sus conferencias.

2. La **interpretación «natural»** entre y con los inmigrantes (jóvenes o no), convertida en un tema candente en los servicios de interpretación y llamada “comunitaria o “de servicio público”. Apuntemos de entrada que estos intérpretes lo son, a menudo, para responder a las necesidades de los miembros de su comunidad de origen (y no de acogida), sin ser ellos los que eligen las interacciones, los temas y las situaciones en las que se encuentran.

3. La **traducción de aficionados** (*fantrad*, *scantrad*, *fansub*, *fandub*) que eligen intencionadamente un manga, una película de animación, un videojuego... y lo traducen (lo subtitulan o doblan) para darlo a conocer cuanto antes a los demás. Aunque estos aficionados no son profesionales de la traducción –de ahí que transgredan algunas convenciones y normas respetadas por los profesionales (por ejemplo, en lo referente a los subtítulos: el número de líneas, la velocidad de exposición, la posición, los caracteres tipográficos utilizados o la incorporación de glosas)–, no todos se prestan a la industria del pirateo y algu-

nos respetan los derechos de autor, deteniendo la difusión de su versión en Internet en cuanto sale la traducción oficial del libro o de la película.

4. La **traducción participativa o colectiva** (*crowdsourcing*), empleada por ejemplo para la localización de softwares, de sitios web, o para traducir artículos, conferencias, textos literarios o entrevistas. En este esfuerzo colectivo, no remunerado, los participantes anónimos (o no) recurren a sus competencias lingüísticas y a su tiempo libre para traducir una frase, un párrafo, una página... que pueden ser a su vez traducidos o revisados hasta la finalización de la obra conjunta. Estos voluntarios pueden traducir de manera puntual o con una frecuencia regular, gracias a herramientas como Traduwiki, Wikitranslate o Google Translate. Los medios de comunicación sociales o las redes sociales en línea (Facebook, Twitter, LinkedIn, etc.) aprovechan este entusiasmo relativo para hacerse más accesibles a un mayor número de personas.

Los dos últimos tipos de traducción (3 y 4) se desarrollan gracias a las posibilidades ofrecidas por las tecnologías de la información y de la comunicación (TIC), especialmente los programas de traducción automática o TAO. Su interés común se centra en un sitio web, una red, un producto, etc. La traducción colectiva ya ha dado lugar a posturas contrarias que critican su supuesta pésima calidad y la competencia desleal que plantearía a los profesionales, ya que podría utilizarse en los sectores lucrativos. También ha suscitado recelos respecto a las personas implicadas (¿son traductores? ¿cómo son recompensadas por su trabajo?), a la ética (¿cuáles son por ejemplo las implicaciones de este trabajo gratuito por parte de las empresas que buscan ante todo el beneficio?) y a la noción propia de traducción (según sea esta realizada y/o percibida).

La distinción más frecuente en lo referente a las traducciones colectivas se basa a menudo en la cualificación de sus participantes: ¿son traductores «naturales», aficionados, no profesionales, tal y como se los denomina en ocasiones?

Queda por ver cómo y hasta qué punto estas nuevas prácticas descalificarían, e incluso desprofesionalizarían, a los traductores a tiempo completo —preparados y con experiencia a sus espaldas—, e igualmente cómo y hasta qué punto podrían contribuir al desarrollo de las competencias traductoras. Los avances de la tecnología pueden generar nuevos problemas pero también ofrecer nuevas oportunidades y campos de trabajo hasta ahora inexistentes.

Las prácticas mencionadas más arriba presuponen un cierto bilingüismo, principalmente con la lengua inglesa. ¿Podrá la traductología seguir haciendo caso omiso de estas prácticas cuyos efectos aún no han sido suficientemente valorados?

¿Nuevos enfoques de las actividades bilingües?

A menudo, cuando nos preguntamos sobre el bilingüismo respecto a la traducción e interpretación, nos decimos si ese bilingüismo es suficiente. Después vienen las inevitables preguntas: ¿qué tipo de bilingüismo? ¿qué grado de bilingüidad? Se supone que traducción e interpretación son en sí actividades bilingües. Los mediadores «naturales» y los aficionados cibernéticos, ¿no son acaso la prueba de que bilingüismo y traducción e interpretación están estrechamente unidos? Sin embargo, es necesario hacer algunas precisiones. En primer lugar, confundimos a menudo bilingüismo y dominio oral de al menos dos lenguas, de donde se deduce la necesidad en el intérprete de cierto grado de bilingüidad. Pero traducir o interpretar no es la capacidad de una persona de comunicar *en* dos lenguas, sino la capacidad de comunicar *entre* dos lenguas/culturas, partiendo de ideas, conceptos, informaciones y estereotipos formulados por otra persona en un contexto determinado. Por ello, traductores e intérpretes necesitan poseer un biculturalismo, en ocasiones referido a campos de especialidad. En otras palabras, el bilingüismo es necesario hasta cierto punto, pero está lejos de ser una condición suficiente.

Entonces ¿por qué nos volvemos a plantear hoy la pregunta de la relación entre bilingüismo y traducción e interpretación? ¿Qué papel desempeñan las TIC en el nuevo impulso otorgado a la bilingüidad? ¿Las recientes investigaciones en psico y neurolingüística, así como los enfoques cognitivos, modifican nuestra percepción del bilingüismo y de la bilingüidad, nuestras percepciones sobre la influencia interlingüística en la adquisición de las lenguas, en la categorización conceptual, en el análisis de los errores de traducción, en la interpretación y especialmente la *interpreteese* –esa interlengua o tercera lengua del intérprete? En sentido inverso, ¿modifican a su vez el papel de la traducción e interpretación en el desarrollo de la bilingüidad? En este último caso, la traducción e interpretación ya no se ven como transferencias formales sino como prácticas ligadas de manera subjetiva a las lenguas de trabajo, a las normas sociolingüísticas, a las relaciones de poder entre las lenguas. De hecho, la bilingüidad es dinámica en relación con la identidad lingüística, la natura-

leza y la frecuencia de los contactos de lengua en las interacciones diarias, el estatus de los locutores, etc. La relación del bilingüismo con la traducción e interpretación ya no es percibida como algo unidireccional, lineal, estable. Si tantos aficionados traducen sobre todo de o hacia la lengua inglesa, significa que esta lengua no es solo un sistema formal y que su uso no se mide únicamente por las interferencias o calcos. Un nativo monolingüe ofrecerá quizá 10 soluciones de traducción frente a dos o tres del bilingüe, pero a partir del momento en el que la traducción, la activación de competencias, es colectiva, es decir, cuando otros pueden proporcionar las siete u ocho soluciones restantes, ya nada impide traducir. Además, no todos los bilingües han adquirido las lenguas en las mismas condiciones: algunos lo son por elección (por su lugar de nacimiento o de educación) y otros por necesidad (según las circunstancias a menudo ajenas a su voluntad, como la migración económica o el exilio político, y para los cuales las lenguas pueden ser una cuestión de supervivencia).

De vuelta a las competencias del traductor

¿Podemos afirmar, generalizando, que hoy en día la mayoría de bilingües no solo cuentan con diferentes aptitudes lingüísticas (tanto más si las lenguas implicadas proceden de familias diferentes), sino también con una conciencia metalingüística y cultural más aguda, de donde se deriva un abanico más amplio de estrategias para aprender las lenguas, para traducir/interpretar, o para comprender una lengua que todavía les es desconocida?

Para algunos, la competencia en traducción implicaría algunas subcompetencias específicas del traductor, que lo distinguirían de los meros bilingües, como la subcompetencia procedimental y la de búsqueda documental y terminológica.

A menudo desde una perspectiva de formación de estos dos grupos de individuos, no siempre fáciles de diferenciar, se ha estudiado en traductología a lo largo de las dos últimas décadas la transformación del novato al profesional, el desarrollo de las competencias y el tipo de conocimientos y de comportamientos (principalmente en la toma de decisiones) de cada uno. ¿Podemos recurrir a los mismos métodos para aprehender la diversidad actual de los traductores? ¿Debemos centrarnos primero en el procedimiento o en los perfiles, los hábitos, las percepciones o las autorrepresentaciones de los diferentes tipos de traductores activos para responder a las preguntas hasta aquí planteadas?

Entre las diversas competencias del traductor, cuya lista nunca es exhaustiva (competencia lingüística, cultural, técnica, etc.), una parece especialmente importante, sea cual sea el grado de compromiso y de profesionalización del traductor: la lectura y comprensión de lo que hay que traducir. Y aquí de nuevo podemos plantearnos un buen número de preguntas sobre la diferenciación de los traductores, según su entorno sociocultural de origen, sus hábitos y sus capacidades de aprendizaje. Internet propicia una lectura fragmentada (por la sucesión de enlaces) y rápida (búsqueda puntual de información). Así mismo, las traducciones realizadas por ejemplo por Google Translate son de calidad «suficiente», puesto que se consultan más de lo que se leen o se asimilan. ¿Significa esto que la Web dejaría al traductor experto sus aptitudes más específicas, como la lectura detenida y la redacción de textos aceptables, y no solo la revisión y edición de documentos generados por el ordenador? Las herramientas electrónicas no anularían entonces al traductor cualificado y se impondría una nueva jerarquía de traductores.

Esto nos lleva a nuevas preguntas:

- Los modelos cognitivos sobre el proceso y las competencias en traducción e interpretación, ¿encajarían con los conocimientos que poseemos sobre la naturaleza del cerebro bilingüe?
- Un traductor que es bilingüe desde su más tierna infancia, ¿puede ver las estructuras de su memoria bilingüe, sus maneras de acceder al léxico y de seleccionar sus decisiones léxico-semánticas, implicadas en su tarea de traducción, exigiendo siempre un control activo de las posibilidades que se le presentan?
- ¿Puede la traducción considerarse como la quinta competencia de lengua, desarrollándose más allá de los meros sistemas de cada lengua? No solo se traduce intralingüísticamente para hacerse comprender mejor en una situación concreta (por medio de repeticiones con sinónimos, por paráfrasis, explicaciones, etc.), sino también interlingüísticamente, para decirlo de otro modo –lo que viene a subrayar la dimensión comunicativa identificadora de todo acto traductor, siendo este algo más que una actividad profesional o un servicio remunerado–.

No es cuestión de dar una conclusión a esta breve introducción del presente número de *Hermēneus*. Más bien pretende ser una llamada a (re)considerar las relaciones entre bilingüismo, bilingüidad y traducción e interpretación, los efectos de determinadas tecnologías en nuevas prácticas de comunicación

multilingüe mediatizadas por la traducción e interpretación y las consecuencias que podrían sacarse sobre las políticas traductoras. Las innovaciones tecnológicas (toma de datos por medio de teclado y pantalla, oculometría, imagen cerebral, etc.) han permitido innovaciones metodológicas para intentar comprender mejor los procesos de adquisición de las competencias en traducción e interpretación, las etapas del proceso traductor, el desarrollo de las capacidades bilingües, el papel de las representaciones mentales (conceptuales, léxicas) en las actividades de transferencia y los aspectos psicolingüísticos de los universales en traducción. Estas innovaciones ayudan a la vez a reformular nuestras viejas preguntas y a esbozar nuevas respuestas.

Traducido por Cristina ADRADA RAFAEL

Universidad de Valladolid